Le temps du bisse dans le Valais ancien

Pierre DUBUIS

Les ethnologues[1], les sociologues[2] et les géographes[3] qui étudient les populations rurales ne doutent pas un instant que le facteur «temps» tient dans l'organisation sociale une place importante, et mérite de ce fait toute leur attention. Tant qu'ils ne s'occupent pas des siècles les plus récents, les historiens font preuve, à quelques exceptions près[4], de la «vaste indifférence au temps» que le médiéviste Marc Bloch attribuait malencontreusement aux hommes du Moyen Age[5]! On nous présente des campagnards suivant béatement le temps de la Nature (aux ordres du soleil) et celui de Dieu (aux ordres de la cloche), tandis qu'à l'inverse, les villes des XIIIe-XVe siècles connaîtraient d'intenses conflits autour du temps et les débuts d'une vie à la moderne, réglée comme une horloge[6].

On ne peut s'arrêter à de si caricaturaux contrastes que le temps d'un sourire! Une lecture du célèbre *Journal d'un bourgeois de Paris* suffit à se convaincre que, pour les habitants de cette grande ville, le problème «temps» se pose, dans la première moitié du XVe siècle, en termes des plus traditionnels[7]. A l'inverse, si l'on veut bien prêter une âme aux paysans, on peut aisément démontrer que les sociétés rurales du Moyen Age ne fonctionnent qu'au prix de difficiles accords de temps, fondés sur de subtils jeux de pouvoir. Les communautés paysannes et leurs membres développent beaucoup d'ingéniosité pour combiner l'horloge biologique des plantes et celle des bêtes, pour concilier les agendas souvent antagonistes des céréaliculteurs et des éleveurs, les exigences horaires du seigneur, du clergé, du tribunal et du marché citadin, tout en négociant avec les contraintes héritées du passé et en préparant l'avenir, le tout dans la perspective de l'Eternité. N'est-ce pas aussi compliqué que les horaires de l'industrie naissante dans les villes de Flandre ou de Lombardie? Le bisse offre, pour deux motifs, un bon terrain de réflexion sur ces problèmes. Il lie en effet très directement le temps des plantes, celui des bêtes et celui des hommes. Il représente aussi une nouveauté très contraignante dans la gestion collective et privée du temps. Sur ces points, mon enquête débute à peine; au lieu de faits, j'apporterai donc plutôt une réflexion sur ce qui a pu se passer et sur la façon de le saisir.

Quelle histoire du temps?

«Histoire du temps»: cette expression très vague touche des domaines aussi différents que les conceptions philosophiques et scientifiques du temps, la mesure du temps ou, dans une société donnée, l'agenda collectif et sa construction. Mes recherches[8] sur le facteur «temps» dans la société valaisanne aux XIIIe-XIXe siècles vont dans cette dernière direction. La nécessité d'organiser les activités «dans le temps»[9] découle de deux contraintes fondamentales. En premier lieu, la corporéité interdit qu'une même personne puisse se trouver simultanément dans deux endroits différents. En second lieu, une même personne

ne peut pas exécuter simultanément deux (ou plus) activités fortement mobilisatrices; je puis réfléchir à cet article en promenant mon chien, mais je ne puis l'écrire en tondant ma pelouse. De ces pénibles contraintes, il résulte que les activités exigeant un déplacement ou/et une certaine mobilisation des facultés mentales et physiques doivent se faire l'une après l'autre. «Temps» est en somme le nom qu'on donne à ce «quelque chose» qu'on reconstruit après coup en prenant conscience de cette succession des activités, ou en réfléchissant sur la répétition régulière d'un événement naturel cyclique[10].

Ces contraintes fondamentales n'entrent pas seules en jeu dans la construction de l'agenda d'un individu, d'un groupe ou d'une société. Les moments de manger, de dormir et de s'éveiller sont sonnés par l'horloge biologique, impérative mais, jusqu'à un certain point, adaptable au contexte social[11]. La satisfaction de nombreux besoins humains passe par un accord avec des horloges biologiques végétales et animales; l'essentiel de l'économie agro-pastorale consiste par exemple à synchroniser les rythmes des céréales et de l'herbe, ceux des animaux élevés et ceux des humains. Au sein d'une société donnée, différentes organisations du temps se concurrencent, entre lesquelles il faut trouver ou accepter un compromis; on connaît par exemple les tensions entre le temps rural et celui de la ville, entre le temps de l'Eglise et celui du marchand[12], entre le temps du seigneur et celui du sujet, entre le temps du patron et celui de l'ouvrier[13]. Enfin des conventions et des représentations sociales circulent à propos du temps, de sa valeur et de son sens; elles pèsent sur la pratique quotidienne.

Le «facteur temps» est donc indiscutablement un élément central pour le fonctionnement des sociétés humaines. De ce fait, il s'impose comme un incontournable objet d'histoire.

Les complexités du temps valaisan

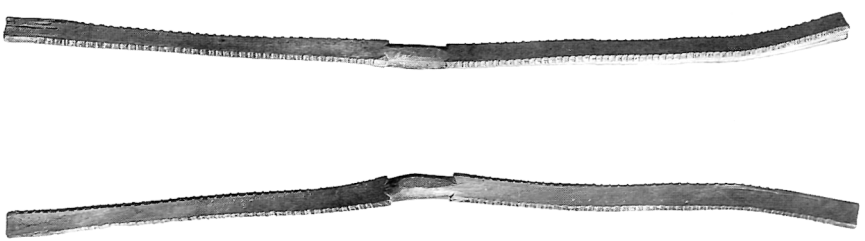
Lorsqu'il observe une civilisation rurale dite «traditionnelle», en particulier dans les pays de montagne, l'ethnologue admire le degré de perfection atteint par la communauté de village[14]. On ne peut nier, à son apogée vers 1900, son efficacité comme outil d'organisation et de contrôle social, notamment dans le champ de l'agenda collectif. L'historien voit dans cette perfection l'aboutissement provisoire d'un très long processus d'échecs et de réussites. C'est dans cette perspective que j'analyserai dans leurs grandes lignes les complexités du temps des Valaisans.

La couche la plus profonde et la plus ancienne du «temps des Valaisans» groupe tout l'effort de coordination entre la temporalité des plantes cultivées, celle des bêtes élevées et celle des cultivateurs-éleveurs; cet effort tire au mieux parti des occasions offertes par l'étagement des terroirs[15]. L'agenda spécifique des agriculteurs-pasteurs doit cependant composer avec celui de deux institutions qui se sont imposées pour encadrer les campagnards depuis les alentours de l'an Mil: la paroisse et la seigneurie. A travers la paroisse, l'Eglise propose de nouveaux rythmes («heures» quotidiennes, semaine et année liturgique), un nouveau sens de l'Histoire humaine (Création - Incarnation - Jugement) et du

futur individuel; de plus, polarisée sur l'église paroissiale, la vie quotidienne du chrétien oblige celui-ci à prévoir plus de temps pour des déplacements supplémentaires. La seigneurie, qui organise le contrôle des hommes, de la terre et de la production autour d'un centre, exige elle aussi des sujets qu'ils consacrent du temps à se déplacer, que ce soit pour comparaître au tribunal, vendre ou acheter des denrées, verser leurs redevances, recevoir diverses permissions ou montrer leurs armes. De plus, le curé et le seigneur ont le pouvoir d'imposer leurs rendez-vous: heure de la messe, du tribunal et du marché, ou date de paiement des redevances.

La société rurale valaisanne dépend aussi de la ville. Les petites agglomérations égrenées dans la vallée du Rhône ont des fonctions particulières, dont certaines sont indispensables aux paysans des alentours. De ce fait, l'organisation du temps rural subit sur certains points les contraintes du temps urbain. J'en donnerai comme exemples le calendrier et l'horaire des marchés, les dates d'échéance pour le remboursement des prêts d'argent et le calendrier des tournées campagnardes des notaires urbains. Le facteur «temps» ne se manifeste pas seulement à travers des rendez-vous et des contraintes de coordination. J'ai signalé plus haut les vastes perspectives que la religion ouvre sur le futur et l'Eternité; l'espoir pour les vivants de racheter par leur prière et leurs dons l'âme des morts les incite aussi au calcul et à la prévision[16]. Dans la même direction, il faut noter les stratégies qui, au moyen du mariage, des transactions immobilières et de la succession, visent à maintenir le statut de la famille et le patrimoine sur lequel il repose. Dans le Valais des XVe et XVIe siècles, cette préoccupation obsède le paysan d'un certain niveau social autant que le noble et le patricien[17].

De ce survol, retenons deux idées. En premier lieu, les tâches propres à l'économie agro-pastorale valaisanne du Moyen Age exigent une organisation précise du temps. Elle est plus complexe qu'en plaine: l'étalement du cycle végétal au gré de la pente n'est une chance pour les Alpins que s'ils acceptent des déplacements nombreux et un partage du travail, avec leurs retombées sur l'agenda collectif et privé. En second lieu, cette organisation déjà compliquée en elle-même le devient encore plus par l'irruption d'autres temporalités, comme celles de l'Eglise, du seigneur ou de la ville.



Bisse de Savièse, bâton à marques de 1841 pour la distribution des eaux; il porte 264 marques de familles et 1092 droits d'eau; vers 1935 (Charles Paris)

Le bisse dans le temps des montagnards

C'est par le biais de l'hivernage du bétail que le bisse s'insère dans l'organisation du temps paysan[18]. Même dans le cadre d'un modeste élevage familial de subsistance, quelques bêtes bovines ou ovines doivent passer l'hiver. Il faut pour cela pouvoir les nourrir, dans une période où manque l'herbe vive: le froid a interrompu le cycle végétal et une épaisse couche de neige recouvre les prés. On se trouve là en plein problème de temps: comment combiner la durée infra-annuelle de l'herbe avec celle, pluri-annuelle, de l'animal élevé?

Il existe deux solutions. La première, pratiquée dans des régions méridionales point trop éloignées des côtes de la Méditerranée, consiste à conduire le bétail vers des basses terres où il trouvera de quoi brouter pendant la saison froide. La distance interdit évidemment cette solution aux éleveurs du Valais. Ils ont donc adopté la seconde solution: le bétail à hiverner attend le printemps au village, en consommant une réserve d'herbe récoltée et séchée à la bonne saison.

Pour constituer des réserves de foin, il faut disposer à moyenne altitude d'une herbe abondante et d'acceptable qualité. Cette exigence a pour inévitable corollaire un important besoin d'eau. Dans les région où les précipitations ne peuvent pas le satisfaire, la population doit se procurer artificiellement le supplément. C'est là qu'intervient le bisse.

Bisse d'Hérémence, répartiteur, vers 1935 (Charles Paris)

Le bisse peut se lire comme la solution à un problème de coordination entre temps des plantes, temps des bêtes et temps des hommes. Pour nous cependant, son intérêt va bien au delà : le fonctionnement correct de ce système d'irrigation a de lourdes conséquences pour l'agenda collectif et individuel de ses usagers[19].

Le problème fondamental peut s'énoncer ainsi : une fois arrivée au seuil de la zone à irriguer, l'eau transportée par le bisse doit se répartir équitablement entre ses ayants droit. Le partage de l'eau implique la solution d'une redoutable difficulté : la mesure et la division d'un flux. Les moyens techniques disponibles dans ces montagnes ne permettant pas la mesure directe de masses d'eau en mouvement, on a mis au point une méthode de mesure indirecte fondée sur la durée d'irrigation : la part de chaque utilisateur ne se compte pas en mètres cubes d'eau, mais en heures d'arrosage.

Si je ne me trompe pas, le bisse a représenté pour les communautés alpines la première occasion de planifier la journée dans son ensemble, en fonction de différents paramètres, comme l'itinéraire de l'eau à travers le territoire à irriguer, la situation des parcelles à arroser, leur nature et leur surface. L'organisation moderne du bisse maîtrise si bien ce problème qu'il faut un grand effort d'imagination pour concevoir la difficulté des débuts. Une telle construction exige en effet que soit trouvé un difficile équilibre entre la vision d'ensemble et l'attention aux détails.

Bisse d'Hérémence, marteau avertisseur, vers 1935 (Charles Paris)

La nécessité de découper la journée en périodes d'arrosage a sans doute conduit au perfectionnement des moyens d'exprimer des divisions chronométriques infra-journalières. On recourt pour cela à des procédés fort anciens, tous plus ou moins fondés sur l'utilisation du paysage comme un vaste cadran solaire. L'heure est dite par le soleil qui se lève, passe au-dessus de tel sommet, se couche ; ou par le déplacement de la limite entre ombre et lumière dans un terrain balisé de repères connus de tous : rivières, ponts, maisons ou grosses pierres. Cependant, alors qu'auparavant ces repères servaient à signaler un petit nombre de rendez-vous, l'exploitation du bisse exige la multiplication des repères, de manière à décrire l'ensemble de la journée.

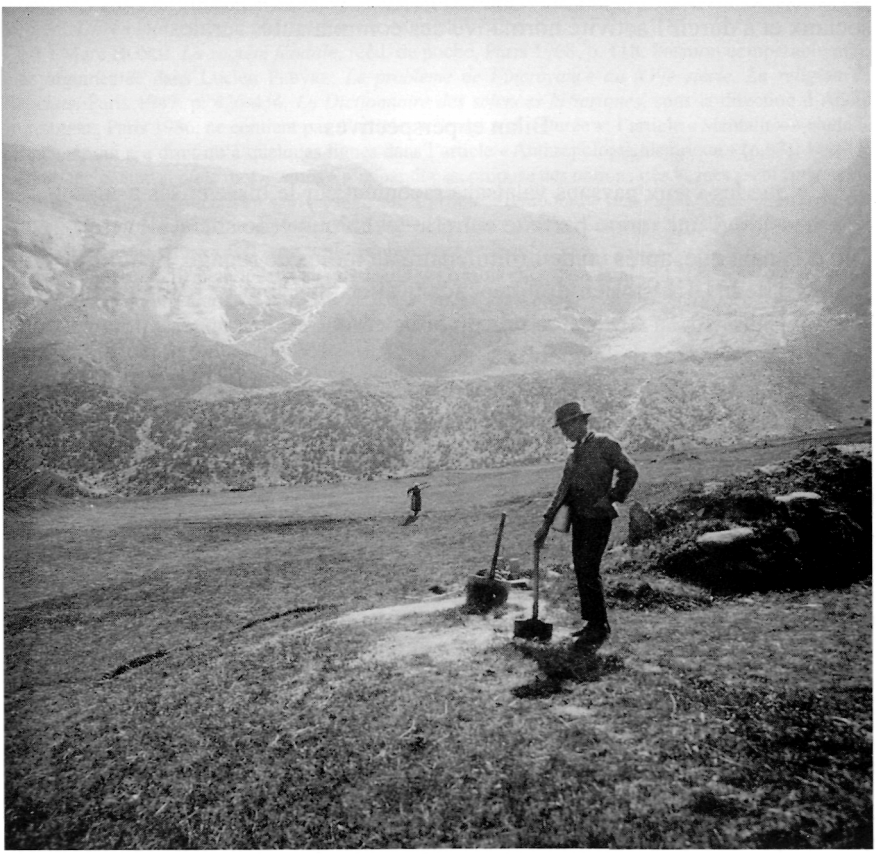
Ces problèmes ne touchent pas seulement la communauté en tant que telle : ils ont un effet non négligeable sur le temps de la famille et de l'individu. L'arrosage implique en effet une attention soutenue au temps : manquer son tour d'eau, le prendre en avance ou en retard, le faire durer trop longtemps représente une honte publique dont la crainte habite encore aujourd'hui la mémoire des vieux paysans[20]. Dans la mesure aussi où l'arrosage a lieu à des moments d'activité déjà intense, il complique sans doute encore le partage des tâches à l'intérieur des familles. Enfin, il arrive que les opérations se déroulent pendant la nuit, dans ce moment où l'on ne sort ordinairement de chez soi que pour des motifs gravissimes ou peu avouables[21].

Bisse de la Lienne, vers 1935 (Charles Paris)

Il conviendrait enfin d'évaluer un effet secondaire possible du bisse sur l'organisation du temps. Le sentier qui suit le canal pour servir aux travaux d'entretien et à la circulation des gardiens représente pour les communiers un chemin à parcours rapide et peu fatigant, susceptible de raccourcir certains déplacements en traversant des zones dangereuses qui entraînaient auparavant de longs détours.

Le temps du bisse et l'élevage au XVe siècle

Depuis le début du XVe siècle, pour des raisons sur lesquelles il n'y a pas lieu de revenir ici, l'élevage des bovins s'est fortement développé en Valais, en s'orientant nettement vers le commerce des bêtes et des produits laitiers. Cette évolution a grandement accru le besoin d'herbe réservée à la constitution de



Irrigation à Saas-Fee, vers 1910 (Pierre Odier)

réserves de foin bon et abondant. Le besoin corrélatif d'eau explique l'expansion sans précédent du réseau valaisan des bisses observée dès la première moitié du XVe siècle[22].

Dans des régions comme celles de Viège, de Rarogne ou de Sierre, où les canaux d'irrigation existent déjà au XIIIe siècle ou plus tôt encore[23], les nouveautés soulignées plus haut étaient déjà connues lorsque s'est produite cette expansion. Dans les régions qui ne se sont équipées qu'au XVe siècle, ces modifications de l'organisation du temps sont arrivées d'un coup.

La montée en puissance de l'élevage bovin au XVe siècle s'est donc probablement traduite, dans le domaine du temps, par une sorte de choc culturel. Plus largement, tout en restant dans le domaine du temps, il semble que, avec l'avènement d'éleveurs «modernes» dans une société traditionnellement agro-pastorale, la classique nécessité de faire coexister au mieux dans le même territoire les exigences des céréales et celles de l'herbe a pris des formes beaucoup plus radicales. A moyen terme, tout cela conduit à la fois à accentuer les clivages sociaux et à durcir l'activité normative des communautés rurales.

Bilan et perspectives

Ce que les vieux paysans valaisans racontent sur le bisse et ses usages laisse l'impression d'une union parfaite entre le technique et le social. Il serait à vrai dire étonnant que, après un demi-millénaire au moins de rodage, l'équilibre n'ait pas été atteint! L'historien doit cependant aller plus loin et repérer ce que les Valaisans du Moyen Age ont appris du bisse et de l'effort concédé pour inventer les bonnes manières de le gérer.

La diffusion de l'irrigation par le bisse a été pour les communautés rurales du Valais sec l'occasion de faire des expériences nouvelles. Il a fallu apprendre à analyser peu à peu un complexe problème de distribution équitable posé avec des paramètres inégaux. Il a fallu apprendre à compter l'eau en termes de temps, et à dire efficacement les temps d'arrosage. Il a fallu avoir les idées claires pour faire écrire des règlements précis, mais assez souples pour suivre une situation cadastrale en constante mutation. Il a fallu aussi faire respecter ces règles.

En somme, les solutions trouvées pour gérer le bisse représentent une parfaite illustration du degré de développement atteint par les sociétés paysannes du Moyen Age final.

Bisse de Saxon, cabane du gardien, vers 1935 (Charles Paris)

NOTES

[1] Voir en général le *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, sous la direction de Pierre BONTE et Michel IZARD, Paris 1991, article «Temps». Pour un exemple, voir Marshall SAHLINS, *Age de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Paris 1976.

[2] Voir en général *The Social Sciences Encyclopedia*, sous la direction de Adam KUPER et Jessica KUPER, Londres 1985, articles «Time», «Time-space analysis» et «Memory». Pour un exemple, voir Henri MENDRAS, *La fin des paysans*, 3e éd., Arles 1992, p. 86-115; ou Lucien DEMONIO, «La quadrature du cycle. Logique et contraintes du temps en milieu rural», dans *Cahiers internationaux de sociologie*, 67, 1979, p. 221-236.

[3] Voir par exemple Tommy CARLSTEIN, *Time resources, society and ecology. On the capacity for interaction in space and time*, vol. 1, *Preindustrial societies*, Londres 1982.

[4] Voir surtout Jacques LE GOFF, «Au Moyen Age: temps de l'Eglise et temps du marchand», dans *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 1960, p. 417-433. *Idem*, «Le temps du travail dans la crise du XIVe siècle: du temps médiéval au temps moderne», dans *Le Moyen Age*, 1963, p. 597-613. *Idem*, «La ville médiévale et le temps», dans *Villes, bonnes villes, cités et capitales. Etudes d'histoire urbaine (XIIe-XVIIIe siècle) offertes à Bernard Chevalier*, Tours 1989, p. 325-332. Idées reprises, précisées et amplifiées dans Carlo M. CIPOLLA, *Clocks and culture 1300-1700*, Londres 1967; David S. LANDES, *L'heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne*, Paris 1987. Importantes nouveautés dans Gerhard DOHRN-VAN ROSSUM, *Die Geschichte der Stunde: Uhren und moderne Zeitordnungen*, Munich 1992.

[5] Marc BLOCH, *La société féodale*, rééd. de poche, Paris 1968, p. 118. Position comparable mais plus argumentée dans Lucien FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au XVIe siècle. La religion de Rabelais*, Paris 1947, p. 426-434. *Le Dictionnaire des sciences historiques*, sous la direction d'André BURGUIÈRE, Paris 1986, ne contient pas d'articles «Temps» et «Durée»; l'article «Mentalités» élude le problème, qui n'a droit qu'à quelques lignes dans l'article «Anthropologie historique» (p.57); l'article «Outillage mental», où le mot «temps» n'apparaît pas, propose des notions très vagues; seul finalement l'article «Mémoire collective» sauve l'honneur. L'article «Temporalité historique, Temps» proposé par *La nouvelle histoire*, sous la direction de Jacques LE GOFF, Roger CHARTIER et Jacques REVEL, Paris 1978, p. 558-560, illustre fort bien le flou conceptuel ambiant.

[6] Voir essentiellement les travaux de Jacques Le Goff cités dans la note 4 ci-dessus, avec les correctifs apportés dans Gerhard DOHRN-VAN ROSSUM, *Die Geschichte der Stunde*, *op. cit.*

[7] *Journal d'un bourgeois de Paris de 1405 à 1449*, texte original et intégral présenté et commenté par Colette BEAUNE, Paris 1990.

[8] Projet de recherche subsidié par le Fonds national suisse de la Recherche scientifique («Temps courts et rendez-vous en Valais, du XIIIe au XIXe siècle. Une lecture de la civilisation alpine»).

[9] Ces guillemets afin de ne pas faire croire que le temps existe «en soi», comme un cadre préexistant à nos perceptions. Si c'était le cas, il n'y aurait pas d'histoire du temps! Disons pour simplifier qu'il n'y a pas de temps sans états ou actions dont on puisse dire que l'un précède l'autre ou lui succède; de même il n'y a pas d'espace sans objets physiques dont on puisse dire, par exemple, que l'un est à gauche ou à droite de l'autre.

[10] Sur ce fascinant problème, voir Norbert ELIAS, *Über die Zeit*, Francfort 1984.

[11] Voir, à propos de l'alimentation, *Le temps de manger. Alimentation, emploi du temps et rythmes sociaux*, sous la direction de Maurice AYMARD, Claude GRIGNON, Françoise SABBAN, Paris 1993, en particulier p. 41-79 (articles de Stephen Mennell, de Virginia Utermohlen et de François Sigaut) et p.197-226 (article de Jean-Louis Flandrin).

[12] Voir par exemple les articles de Jacques Le Goff cités dans la note 4 ci-dessus.

[13] Voir par exemple Edward P. THOMPSON, «Time, work-discipline and industrial capitalism», dans *Past and Present*, 38, 1967, p. 56-97.

[14] Ce sentiment est exprimé avec clarté, force et nuance dans Bernard CRETTAZ, *La beauté du reste. Confession d'un conservateur de musée sur la perfection et l'enfermement de la Suisse et des Alpes*, Genève 1993, p. 30-34.

[15] Cet étagement et l'organisation saisonnière qu'il suppose ont été analysés par de nombreux chercheurs, ethnologues il est vrai plutôt qu'historiens. Voir en dernier lieu Robert McC. NETTING, *Balancing on an Alp. Ecological change and continuity in a Swiss mountain community*, Cambridge 1981, p. 17-22; Pier Paolo VIAZZO, *Upland communities. Environment, population and social structure in the Alps*

since the sixteenth century, Cambridge 1989, p.108-112; Robert KRUKER, «La société et la culture alpines», dans *Les Suisses. Modes de vie, traditions, mentalités*, sous la direction de Paul HUGGER, 3 volumes, Lausanne 1992, vol. 3, p. 1003-1037, en particulier p. 1010-1013.

[16] Voir Jacques CHIFFOLEAU, *La comptabilité de l'Au-delà. Les hommes, la mort et la religion dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Age (vers 1320 – vers 1480)*, Rome 1980.

[17] Voir Pierre DUBUIS, *Les vifs, les morts et le temps qui court. Familles valaisannes, 1450-1550*, Lausanne1995.

[18] Sur l'élevage dans le Valais médiéval, voir Pierre DUBUIS, *Une économie alpine à la fin du Moyen Age. Orsières, l'Entremont et les régions voisines, 1250-1500*, 2 volumes, Sion 1990, vol. 1, p. 191-192, 201-218, 244-254, 255-257, 269-277.

[19] Réflexions générales fort utiles (bien que le cas spécifique du bisse ne soit pas abordé) dans Tommy CARLSTEIN, *Time resources, society and ecology, op. cit.*, p. 257-290.

[20] Voir dans ce volume la communication de Bernard Crettaz.

[21] D'après Willy GYR, *Le Val d'Anniviers. Vie traditionnelle et culture matérielle basées sur le patois de Saint-Luc*, Bâle, Tübingen 1994, p. 217, l'arrosage nocturne serait cependant rare dans les terroirs de montagne, en raison du danger pour les personnes et du risque de ravinement. A propos des peurs nocturnes (à ne pas exagérer tout de même), voir Jean VERDON, *La nuit au Moyen Age*, Paris 1994.

[22] Voir Pierre DUBUIS, *Une économie alpine à la fin du Moyen Age, op. cit.*, vol. 1, p. 212-218 et 274-277.

[23] Voir dans ce volume la communication de Hans Robert Ammann.